

DISSERTATION

N° 167.

SUR

L'HYSTÉRIE;

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 17 août 1816, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine,*

PAR G. A. M. G. FORISSIER, de Cusse

Département de l'Allier.

Sexcentarum ærumnarum mulieri auctor uterus.

DEMOCRIT. ad HIPPOCR.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.º 15.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN, *Examineur.*
M. PERCY, *Examineur.*
M. PINEL, *Examineur.*
M. RICHARD, *Examineur.*
M. THILLAYE, *Examineur.*
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD, *Président.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

*Comme un témoignage de mon attachement et de ma
reconnaissance.*

G. A. M. G. FORISSIER.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

DISSERTATION

S U R

L'HYSTÉRIE.

LA femme, cette intéressante moitié de l'espèce humaine, que la nature semble s'être plu à combler de tous ses dons et à accabler de toutes ses rigueurs ; la femme, dis-je, est non-seulement sujette à presque toutes les infirmités qui attaquent l'homme, mais il en est encore qui ne sont que pour elle ; telles sont ces affections qui dépendent de cet organe dont l'influence se fait ressentir dans tout le reste de son économie, dont les lésions peuvent retentir dans tous les autres organes.

Cette prédominance de l'action de la matrice a été reconnue dans tous les temps. *Hippocrate*, le père de la médecine, avait observé le rôle important que joue cet organe dans la plupart des maladies des femmes. *Morborum omnium*, dit-il, *uteri causa sunt*. *Platon*, copié par *Montaigne*, compare la matrice à un animal renfermé dans un autre animal soumis à toutes les fureurs du premier. *Arétée* la regardait comme l'asile de toutes les maladies, ou les modifiant toutes : *Uterum esse asylum omnium morborum ; nam ab eo fermé omnes mulierum morbi promanant , aut saltem labem quamdam iis admiscet*. Enfin *Van-Helmont*, livré aux écarts d'une imagination bouillante, ne craint point d'avancer que la matrice seule constitue la femme : *Propter solum uterum mulier est id quod est*.

L'utérus, en effet, réagit sur tous les autres organes de l'économie. On sait quelles étroites connexions sympathiques lient son

action à celles du cerveau, de la gorge, de la poitrine, des mamelles, du cœur, du diaphragme, de l'estomac, des intestins, des forces musculaires, etc.; et, malgré les efforts qu'on a faits de tout temps pour rendre raison de ces phénomènes nombreux, ils manquent encore d'une explication plausible.

A combien donc de phénomènes variés, d'anomalies bizarres, peuvent donner lieu une direction vicieuse, une aberration de l'action d'un organe qui modifie celle de presque tous les autres! Mais de toutes les affections qui peuvent attaquer l'utérus comme organe vital, la plus fréquente sans doute, celle qui se présente sous les formes les plus variées, c'est l'hystérie; maladie étonnante, qui, se déguisant de toutes les manières, peut simuler toutes les autres, et sur laquelle il y aurait encore bien des recherches à faire, quoiqu'elle ait depuis long-temps fixé l'attention des praticiens les plus distingués. Tel est le sujet que j'ai choisi pour ma dissertation inaugurale.

Etranger à l'art d'écrire, et faisant les premiers pas dans la pratique de celui dont j'ai puisé les principes dans les leçons des savans professeurs de cette Ecole, je n'ai point la prétention de l'enrichir aujourd'hui de nouveaux faits ou d'en reculer les limites; c'est le fruit de mes études, et non le résultat de mon expérience que je leur présente. Puisse ce faible essai obtenir leur indulgence! J'en ai la confiance, puisqu'à leurs yeux faire des efforts pour la mériter, c'est déjà en être digne.

Considérations générales.

S'il fut un objet propre à décourager le jeune praticien débutant dans la vaste carrière de l'art médical, c'est sans doute ce monstrueux assemblage de théories vaines et souvent absurdes dont on a si long-temps défigurée l'histoire des maladies, et sur lesquelles on a quelquefois voulu fonder leur traitement. Il est peu de sujets qui aient été soumis à des explications plus bizarres que

l'histoire des névroses. Quelles idées ridicules, par exemple, les anciens ne s'étaient-ils pas formées de l'hystérie! Et qui pourrait s'empêcher de rire en se représentant l'utérus doué de la faculté locomotrice, voyageant à travers les différentes régions de l'abdomen, de la poitrine, pour venir à la gorge intercepter le passage de l'air et causer ce sentiment de suffocation qui est un des symptômes pathognomoniques de l'affection hystérique?

Ces comiques divagations de la matrice, décrites par *Arétée*, n'étaient plus admissibles lorsque *Galien* eut démontré les ligamens qui fixent cet organe dans le lieu qu'il occupe; alors on chercha la cause de la maladie dans je ne sais quelles vapeurs qui, se dégageant, soit du sang menstruel retenu dans les vaisseaux qu'il obstruait, soit de l'humeur séminale accumulée et corrompue dans ses réservoirs, s'élevaient et s'allaient fixer dans tel ou tel organe, dont elles troublaient l'action.

Enfin, lorsque le système des *esprits animaux* prédomina en Europe, on s'accorda à ne plus voir dans les phénomènes hystériques qu'une accumulation ataxique (*Sydenham*), une répartition inégale de ces esprits dans les divers organes où ils étaient appelés et retenus par une sensibilité trop exquise ou hypertonique.

Cependant on n'était pas plus avancé après une pareille explication, et l'on ne savait guère mieux ce que c'était que cette sensibilité accrue qui avait la propriété d'attirer ces prétendus esprits animaux, qu'on ne connaissait la nature de ces mêmes esprits.

Lorsque la médecine, sur les traces des autres sciences physiques, renonçant aux dégoûtantes théories galéniques qui la déshonoraient, pour revenir à la méthode d'observation, à la méthode hippocratique, dont elle s'était si souvent éloignée, entreprit d'élever un nouvel édifice dont les fondemens reposeraient, non plus sur le sable mobile des vaines conjectures, mais sur le roc inébranlable de l'expérience et de la raison, il fallut abjurer toutes ces frivoles divagations pour observer de nouveau des faits qui n'avaient été vus qu'à travers le prisme menteur du préjugé ou

de la prévention ; il fallut les comparer ensemble , et tirer de leur réunion une explication aussi simple que lumineuse. Si cette méthode ne nous a encore que peu éclairés sur la nature des phénomènes hystériques , du moins elle a dissipé beaucoup d'erreurs ; et n'est-ce pas déjà un grand pas de fait dans le chemin de la vérité ?

Aujourd'hui les médecins éclairés n'aperçoivent plus dans les anomalies nombreuses dont se compose l'affection hystérique que des irradiations spasmodiques , qui , partant d'un centre commun , se dirigent , par les voies inconnues de la sympathie , sur tel ou tel organe ; et tout nous induit à croire que ce centre est la matrice.

L'illustre *Sydenham* , dans sa réponse au docteur *Cole* , a voulu priver l'utérus du premier rôle qu'on s'était toujours accordé à lui faire jouer dans cette affection , qu'il a prétendu être toujours indépendante de la lésion de cet organe. Ce célèbre praticien fonde son opinion principalement sur des analogies qu'il établit entre l'hystérie et d'autres névroses du même genre. Mais ne pourrait-on pas faire à *Sydenham* le reproche d'avoir souvent confondu avec l'hystérie , la mélancolie , l'hypochondrie , ou tout autre désordre causé dans le système nerveux par une cause morale , lorsqu'il avoue lui-même qu'il ne balance pas à qualifier d'hystéricisme toute affection dont il a peine à déterminer la nature par les signes ordinaires , surtout si les malades souffrent davantage après avoir éprouvé du chagrin , une contrariété ou quelque passion violente ?

Au reste , *Sydenham* n'est point le seul qui ait entrepris de priver la matrice de cette influence exclusive que lui avaient accordée les anciens sur les phénomènes hystériques. *Hoffmann* , *Cullen* , *Whytt* , *Vogel* , etc. , avaient observé cette maladie dans les hommes , dans les jeunes filles avant la puberté , et chez des femmes d'un âge très-avancé , c'est-à-dire , à des époques où l'organe utérin n'exerce encore aucune influence sur l'économie ani-

male , ou l'a perdue depuis long-temps. Quoi qu'il en soit , l'hysté-ricisme ne s'observe que rarement chez les hommes , et les femmes n'en sont ordinairement attaquées que dans cet intervalle de leur vie marqué par la période menstruelle ; ce qui a fait dire à *Van-Helmont* , en parlant de la matrice : *Mediâ ætate , monarchiâ singulari potitur , leges præscribit : pollet et quodam brutali instinctu , undè furit fremitque , partes stringit , strangulat , etc.*

Ces considérations , jointes à la difficulté qu'on éprouve quel-fois de discerner l'hystérie de quelques autres affections du même ordre , ont déterminé plusieurs praticiens distingués à prendre une opinion contraire à celle des auteurs déjà cités , et à les accuser d'avoir méconnu , avec *Sydenham* , le caractère propre de l'hys-térie.

Ne prétendant point m'établir juge entre de si graves autorités , je reste indécis , et vais me borner à décrire les causes et les symptômes de l'affection hystérique avec autant d'exactitude qu'il me sera possible.

Prédispositions et causes occasionnelles. *Pomme* , voulant donner une idée de l'affection hystérique , emprunte ces expressions d'*Hoffmann* , où il la compare à une réunion d'un grand nombre de maladies : *morbis ille , aut potiùs morborum cohors , quam per vocem affectionis hytericæ interpretantur veteres.* Et quelle diffi-culté ne doit-on pas éprouver à assigner avec précision les causes d'une maladie dont le siège n'est peut être pas encore connu !

Il est cependant certain que le sexe féminin , une grande sen-sibilité physique ou morale , et cette disposition particulière qu'on distingue chez les femmes sous le nom de *tempérament utérin* , y disposent singulièrement. L'abus des plaisirs vénériens , aussi-bien que leur privation absolue , particulièrement chez les veuves et les jeunes filles d'un tempérament très-ardent , peuvent y donner lieu. A ces premières causes , on peut joindre les émotions vives et fréquentes , les conversations libres , les lectures licencieuses ,

l'habitude de se repaître l'imagination d'idées voluptueuses , la diminution ou la suppression du flux menstruel , leucorrhéique , des lochies , etc. ; l'habitude d'une vie oisive et sédentaire ; un régime trop nourrissant , etc. *Cullen* prétend que les femmes stériles y sont plus sujettes que celles qui sont fécondes.

Symptômes. *Hoffmann* et *Mead* remarquent que le danger que courent les malades dans cette affection ne répond pas à la terreur que peuvent en inspirer les symptômes. Tantôt elle foudroie comme l'apoplexie , ou terrasse comme l'épilepsie ; en un mot , elle peut simuler la plupart des autres affections nerveuses ; ce qui l'a fait comparer par *Sydenham* à un véritable protée , à un caméléon qui revêt toutes les formes , toutes les couleurs. Elle a cependant une manière d'être qui lui est propre , sous laquelle elle paraît le plus ordinairement , et que je vais m'appliquer à décrire.

L'affection hystérique paraît communément par paroxysmes ou accès , dont les intervalles sont plus ou moins éloignés. Durant ces intervalles , les femmes hystériques sont ordinairement d'une humeur très inégale , et passent avec une extrême facilité d'une sensation à une autre ; mais les affections tristes et mélancoliques sont celles où elles semblent le plus se complaire ; elles recherchent la solitude ; la société leur devient insupportable. La joie , lorsqu'elles sont susceptibles de l'éprouver , n'est pour elles qu'un accès comme convulsif , un délire d'un moment , qui ne laisse après lui aucune trace. Continuellement moroses , distraites ou préoccupées , elles ont à peine entendu ou compris ce qu'on leur demande , et semblent toujours hésiter à répondre ; la timidité et l'incertitude font la base de leur caractère. Chez certaines femmes , la sensibilité morale est extrêmement vive , et les rend minutieuses , scrupuleuses à l'excès ; leur imagination est remplie des caprices les plus bizarres , des idées les plus disparates ; elles se passionnent avec une extrême facilité , et conçoivent sans raison de l'amour ou de l'aversion pour certaines personnes ou certaines choses. Chez

d'autres , l'âme semble être tombée dans un abattement voisin de l'apathie. La même variété s'observe au physique. Les sens sont tantôt dans un état d'hébétement et de stupeur ; tantôt ils jouissent d'une activité qui rend désagréable l'impression la plus légère des sons ou de la lumière ; rarement le sommeil est-il tranquille , mais presque toujours agité de rêves effrayans , ou interrompu par un réveil en sursaut.

A toutes ces anomalies se joignent des terreurs pusillanimes , des craintes chimériques ; tantôt la malade éprouve un besoin irrésistible de verser des larmes , et s'en trouve soulagée ; tantôt , sans raison , surviennent des éclats de rire que rien ne peut comprimer , et qui peuvent se terminer par la syncope. On lit l'exemple d'une jeune femme chez qui on ne pût arrêter un pareil accès qu'en lui mettant sur les genoux le cadavre d'un fils unique et tendrement chéri qui venait d'expirer sous ses yeux. L'état du pouls , comme le remarque *Zimmermann* , est extrêmement variable : selon *Clifton* , *Wintringham* , il est le même que dans l'affection hypochondriaque ; il peut être tantôt faible , lent , concentré , tantôt fort , plein , accéléré.

Avec quelle raison *Mead* ne cite-t-il pas une pareille affection , comme la plus à craindre de toutes pour les femmes ! et combien ne devons-nous pas plaindre un sexe malheureux qui , selon *Sydenham* , n'en est presque jamais parfaitement exempt , et qu'elle tourmente quelquefois avec tant de fureur ! Quel sort en effet ne serait pas préférable à cette continuité de souffrances , à cette perversion des facultés mentales qui vous entoure sans cesse de dangers , de craintes imaginaires , vous tourmente de mille caprices bizarres , vous rend insupportable à vous-même , et vous fait fuir ou détester ceux mêmes dont vous recevez des soins continuels , et dont vous laissez continuellement la patience !

Mais armons-nous de courage , et essayons de présenter le tableau de l'affection hystérique pendant le paroxysme.

Paroxysme. L'invasion peut être brusque et soudaine , ou pré-

cédée de divers symptômes. Suivant *Astruc*, la malade se plaint de douleurs vagues dans le bas-ventre, et particulièrement du côté gauche; elle est tourmentée de pandiculations, de bâillemens fréquens. Elle éprouve un malaise général, une espèce d'engourdissement, des nausées ou des vomissemens, une faim illusoire. Des flatuosités parcourent le tube intestinal et y causent des coliques; les hypochondres sont tendus et douloureux. Quelquefois le sphincter de l'anus est si fortement contracté, qu'on ne saurait y introduire la plus petite canule; d'autres fois, au contraire, il se relâche, et les matières fécales s'échappent involontairement. Il n'est pas rare de voir l'accès débiter par des larmes abondantes, ou l'émission d'une quantité considérable d'une urine claire et limpide. Un froid glacial, borné d'abord aux cuisses, s'étend le long du rachis et gagne toute la périphérie du corps; souvent c'est une chaleur vive, accompagnée de rougeur, qui se porte soudain au visage, et fait bientôt place à un frisson général. L'ombilic se retire fortement en dedans, comme dans la colique de plomb.

Mais le symptôme regardé comme caractéristique de l'hystérie, c'est le sentiment d'un globe qui, parti de la région de la matrice, semble se mouvoir avec une espèce de bourdonnement dans l'abdomen, s'élever par degrés, se porter successivement à l'estomac, sur le poulmon, enfin à la gorge, où il comprime le larynx, et cause cette espèce de suffocation dont se plaignent presque toutes les femmes hystériques, et que *Galien* appelait *hysterica apnœa*.

A cet état se joint quelquefois une roideur comme tétanique du tronc, un état convulsif des membres, et principalement des membres supérieurs, d'un bras et d'une main, dont la malade se frappe la poitrine avec violence et à coups redoublés. *Klein* observe que ces convulsions sont plus fréquentes lorsque la maladie ne s'accompagne pas de fièvre : *Hystericis sine febre, convulsionibus faciles sunt*. Les traits de la face sont altérés, les muscles de la tête se contractent, les cheveux se hérissent. Les jambes, les bras sont dans une agitation affreuse. Ces mouvemens convul-

sifs, auxquels participe quelquefois tout le corps, se modèrent et se renouvellent tour à tour. D'autres fois on observe une pâleur générale, un affaissement total des forces, comme dans la syncope; la chaleur naturelle semble se dissiper; toutes les fonctions paraissent suspendues, et l'on ne trouve plus que l'image de la mort. Cet état peut durer plusieurs heures, plusieurs jours, et même une semaine entière; la mort alors peut avoir lieu, ou n'être qu'apparente: de là la nécessité de différer la sépulture des femmes hystériques, jusqu'à ce que la putréfaction, s'emparant de leurs corps, ne laisse plus aucun doute sur leur état. Cette précaution négligée a fait bien des victimes, et l'on ne finirait pas si l'on voulait citer toutes les personnes que le plus grand des hazards a arraché à l'épouvantable supplice d'être enterrées vivantes. (Voy. *Bruhier*.) On sait, comme le rapporte *Skênkius*, que le célèbre anatomiste *Vesale*, ayant imprudemment porté le fer anatomique sur une femme atteinte d'une syncope hystérique, attira contre lui la haine de l'inquisition, et l'animadversion du peuple espagnol.

Tels sont les principaux phénomènes que l'on remarque dans le paroxysme hystérique: heureusement ils se trouvent rarement tous réunis, et à ce degré d'intensité qui est capable d'effrayer le médecin lui-même. Après avoir duré un temps plus ou moins long, les symptômes diminuent insensiblement de force; les mouvemens spasmodiques se calment; la face reprend sa couleur naturelle; ou bien la vie, par degrés, vient ranimer des organes qu'elle semblait avoir abandonnés. Enfin l'accès se termine par des sueurs, des larmes ou des urines abondantes, des éclats de rire immodérés. Les malades poussent de profonds soupirs, et restent quelque temps dans un état de lassitude et de courbature. Une chose remarquable, c'est que, l'accès une fois terminé, les malades ne conservent quelquefois aucun souvenir de tout ce qui s'est passé pendant toute sa durée.

Voilà quelle est la marche la plus commune de cette affection

singulière ; mais dans quel labyrinthe ne s'engagerait-on pas , si l'on voulait la suivre sous les nombreux déguisemens qui la rendent parfois méconnaissable , ou dans ses diverses complications !

Jetons un coup-d'œil rapide sur ce sujet , qui rend l'affection hystérique l'une des plus difficiles à reconnaître dans la pratique , et que les bornes de cette dissertation ne me permettent pas de traiter avec l'étendue qu'il exigerait.

La *céphalalgie* est quelquefois un symptôme isolé de l'hystérie. Tantôt la douleur occupe un point fixe et circonscrit ; c'est le *clavus hystericus* ; d'autres fois elle s'étend à la moitié de la tête et porte le nom de *migraine* , *hemicrania* ; enfin elle peut occuper la totalité de la tête , et alors on la nomme *céphalalgie* , lorsqu'elle est aiguë et passagère ; *céphalée* , si elle se prolonge et devient plus grave.

On lit dans *Pomme* l'histoire d'une *odontalgie hystérique*. La malade qui fait le sujet de cette observation s'était fait arracher une partie des dents sans éprouver de soulagement , et les douleurs ne cédèrent qu'à un traitement antihystérique.

Rega , dans son excellent Traité de la sympathie , fait assez connaître combien sont étroites les liaisons sympathiques de l'utérus et de l'estomac , pour que l'on ne s'étonne pas de voir le plus souvent les fonctions digestives troublées dans l'affection hystérique. Ainsi , dans certains cas où l'appétit se trouve diminué , presque aboli , ou même dépravé au point de faire désirer comme alimens les choses les plus inusitées et les plus dégoûtantes , c'est en vain qu'on en chercherait la cause ailleurs que dans la lésion de l'organe utérin. Ce déguisement de l'hystéricisme est souvent très-insidieux et très-difficile à discerner. J'ai maintenant sous les yeux , dans la personne d'une jeune veuve , l'exemple d'une affection hystérique de l'estomac , qui a long-temps été prise pour une inflammation chronique de ce viscère , et qu'on n'est parvenu à soulager que depuis qu'on en a reconnu le véritable caractère.

On trouve dans les auteurs des exemples de néphrite , d'hépa-

tite, etc., reconnaissant l'hystérie pour cause. Mais de toutes les affections qu'elle imite, celle avec laquelle elle a le plus d'analogie, et dont il est le plus difficile de la distinguer, c'est l'hypochondrie. Cependant ces deux maladies, quoique ayant un grand nombre de symptômes communs, en ont aussi qui sont particuliers à chacune, et qui sont assez tranchés pour empêcher de les confondre. L'âge, le sexe, le tempérament, peuvent souvent éclairer à cet égard. La dyspepsie, dit *Cullen*, qui est un symptôme constant de l'hypochondriacisme, ne s'observe pas toujours dans l'hystérie. En outre, les affections spasmodiques, dans le premier cas, ne sont jamais ni si fréquentes, ni marquées au même degré d'intensité.

Enfin, l'hystérie peut être distinguée de l'épilepsie, en ce que, dans celle-ci, il n'y a point d'écume à la bouche, que le pouls est moins fort, que les convulsions sont moins universelles et n'attaquent ordinairement qu'un seul membre. Les hystériques entendent quelquefois pendant le paroxysme, sans cependant pouvoir parler; ils conservent la mémoire de ce qui s'est passé autour d'eux, ce qui n'a pas lieu dans les épileptiques.

Je pourrais parler ici de l'*hystérie feinte*. On en trouve des exemples dans les auteurs; entre autres, celui d'une jeune fille qui simulait cette affection, dans l'espérance de voir le mariage indiqué comme moyen curatif. C'est une chose étonnante que la sagacité avec laquelle cette maladie a été imitée par des femmes qui semblaient n'avoir pas fait de ses symptômes une étude particulière. Cependant il est bien difficile de tromper long-temps des yeux éclairés et attentifs, et tôt ou tard l'imposture ne peut manquer d'être découverte.

Traitement. Il me reste à parler du traitement de l'hystérie. Si l'on en juge par l'incertitude et la confusion qui règnent à cet égard dans les auteurs, cette dernière partie de mon ouvrage n'est pas la plus facile. Dans le temps où l'on avait la manie de vouloir tout

expliquer , c'était d'après une théorie plus ou moins brillante qu'on établissait le traitement d'une maladie ; les remèdes devaient donc avoir la même vogue , et tomber dans le même oubli que les systèmes qui les avaient fait adopter.

Pour mettre plus d'ordre dans ce que j'ai à dire du traitement de l'hystérie , je parlerai d'abord des moyens à employer hors du paroxysme , c'est-à-dire lorsque la cause formelle de la maladie , toujours existante , agit cependant avec moins d'intensité , et ensuite de ceux auxquels on doit avoir recours pendant le paroxysme.

Traitement hors du paroxysme. HIPPOCRATE conseillait le mariage aux filles atteintes d'hystérie : *Ego verò , dit-il , impero virgines his pathematibus affectas , quàm citissimè cum viris conjungi ; si enim conceperint , sanæ evadent. (De Virg. Affect.) Optimum est , dit-il ailleurs , ut mulier in utero gestet , et virgo simul cum viro habitet. (De Morb. mul.)* Mais outre que ce moyen n'est pas toujours praticable , il n'est pas toujours efficace : c'est pourquoi *Aétius* insistait beaucoup sur les principes de l'hygiène , et voulait qu'on secondât l'effet des médicamens par la régularité du régime , l'exercice , la promenade , etc. *Mead* est du même avis , et pense que l'on doit plutôt compter sur les distractions , les divertissemens , que sur les ressources de la pharmacie.

Les causes occasionnelles se combattent par les moyens qui leur conviennent.

Lorsque la maladie est la suite de longs chagrins , ou l'effet d'une passion violente , le premier soin doit être d'écarter tout ce qui peut y avoir rapport , en renouveler , ou en entretenir l'idée. La suppression , la diminution des menstrues , exigent un traitement propre à les rappeler : il en est de même des lochies , des fleurs blanches.

Si la maladie reconnaît pour cause une débilité générale de tout le système , c'est bien le cas d'avoir recours aux martiaux tant vantés par *Sydenham* , aux eaux minérales ferrugineuses , au quinquina. On obtient souvent beaucoup de succès des gommes-résines ,

telles que le *castoréum*, le *galbanum*, la *gomme ammoniacque*, l'*assa-fœtida*, le *musc*, etc. ; les préparations d'opium peuvent aussi trouver leur place.

Enfin un des moyens les plus sûrs d'éloigner les paroxysmes hystériques, c'est d'éviter tout ce qui peut ébranler le système nerveux : les spectacles, les bals, la fréquentation des personnes d'un sexe différent, les conversations libres, les idées licencieuses, les lectures du même genre, ou seulement celles qui peuvent exciter trop vivement une imagination mobile et disposée à s'exalter.

Traitement pendant le paroxysme. Lorsque le médecin est appelé auprès d'une femme pendant l'accès hystérique, il est rare que les femmes qui l'entourent n'aient déjà tenté plusieurs moyens pour le faire cesser, et l'on peut déjà compter le nombre de ces moyens par celui des assistantes.

Après avoir fait retirer toutes les personnes dont la présence est inutile, on fera transporter la malade sur un lit ; son corset sera délacé, et toutes les ligatures qui pourraient la gêner seront relâchées.

Les principales indications consistent à diminuer ou à exciter la sensibilité, suivant l'état où elle se trouve.

Pour augmenter la sensibilité, on doit agir sur la muqueuse ou sur la peau. On agit sur la muqueuse en présentant à l'odorat de l'ammoniacque, de l'acide acétique, ou en faisant avaler quelques cuillerées d'une potion excitante, ou à l'aide d'un lavement stimulant. Quelques auteurs ont conseillé l'exercice des fonctions autorisées par le mariage : ce moyen convient surtout chez les femmes d'un tempérament très-ardent. Ce remède rappelle un moyen analogue dont usait cet *impudique barbier* que cite *Sauvages*, moyen que les commères emploient encore quelquefois de nos jours, et dont *Primerose* discute gravement la légitimité.

On peut agir sur la peau par des aspersions d'eau froide faites principalement au visage ; par des frictions sèches, que l'on prati-

que ordinairement sur les cuisses, les régions lombaires et hypogastriques : on peut aussi avoir recours aux vésicatoires et aux sinapismes.

Lorsqu'il s'agit au contraire de modérer la sensibilité exaltée, on peut recourir à la nombreuse liste des antispasmodiques. On pratiquera une saignée, s'il y a pléthore; on appliquera des sangsues à la vulve, dans le cas de rétention des menstrues. Enfin c'est principalement lorsqu'il s'agit de calmer la sensibilité qu'il faut employer le traitement par les bains, dont *Pomme* a souvent obtenu du succès, mais dont il a trop généralisé l'emploi.

Je pourrais étendre beaucoup plus cette partie de mon ouvrage; je pourrais rapporter une infinité de moyens mis en usage par l'empirisme ou le raisonnement, et dont on a quelquefois obtenu du succès; mais c'est à dessein que je supprime des détails qui m'entraîneraient dans une discussion au-dessus de mes forces : heureux si, par ce faible essai, je puis mériter un regard d'indulgence des savans Professeurs qui vont me juger!

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente BOSQUILLON*).

I.

Mulieri ab uterinâ passione vexatæ aut difficulter parienti sternutatio superveniens , bonum. *Sect. 5 , aph. 34.*

II.

Metus et tristitia si diù perseveraverint , melancholiæ id indicium est. *Sect. 6 , aph. 23.*

III.

Odoramentorum suffitus muliebria educit : sæpè verò ad alia etiam utilis esset , nisi capitis gravitatem inferret. *Sect. 5 , aph. 28.*

IV.

Mulieri , menstruis deficientibus , sanguis è naribus profluens , bono est. *Ibid. , aph. 32.*

